

1^{er} janvier.

Nous sommes dans le creux du temps, entre Noël et le jour de l'an, juste dans la queue de sa comète.

2014, crève salope ! Tu n'as tenu aucune de tes promesses de début d'année ; tu es l'arme des politiciens et tu en es devenu le reflet falot.

Sans un regard derrière toi pour ces années qui sombrent dans la mémoire des océans, tu t'accroches à l'autre rive du temps et déjà tu déchires ses rivages de fausse vierge.

Tu remontes.

Tu refais surface après t'être tapie loin des lumières, des scintillements commerciaux. Voici venir les banalités creuses de Nouvel An, pour faire perdurer le pétilllement des bulles de champagne : « Bonne année, etc. ». Tu as tant de difficultés à les prononcer. La ville klaxonne de cette nuit d'étincelles.

Sourire, ne pas oublier de sourire au temps. Ce premier janvier est un nouveau fœtus tout ridé du temps, déjà salement creusé de la continuité qui suinte de son passé.

Autrefois, quand tu animais ton émission de radio, tu commençais l'année en fanfare avec la chanson de Renaud *500 connards sur la ligne de départ* pour illustrer ceux qui débutent l'année dans un *Paris-Dakar* conquistador où les enfants écrasés par les quatre-quatre ne sont qu'un contretemps regrettable, une erreur due au hasard, une rencontre imprévue. C'est à coups de tonnes d'acier que les nouveaux petits Blancs

descendent vers l'Afrique, à la conquête du reflet de leur image dans les écrans de télé.

Maintenant, le rodéo se passe en Amérique latine, moins suspecte d'attentats contre les machines d'acier sur roues qui labourent les terres comme les beaux Cro-Magnon labourent ou violent leurs femmes. Quand la poussière des routes retombe, on relève quelques morts de-ci, de-là, sacrifiés à l'autel du tout média et du plaisir immédiat. Incapables de caresser ce continent arrosé par l'écume des océans, de faire monter en lui le désir de l'offrande et de la rencontre. Non, simplement violé, comme une femme qu'il saisirait par derrière, face contre terre et rocher, pour ne pas voir son visage et ses yeux humides.

Tu remontes.

Jusqu'à maintenant, tu as réussi à éviter toutes ces bouteilles et l'éclat de leurs bulles factices. Encore quelques godilles. Il te reste à serrer quelques mains, à mouiller quelques jours de l'humidité des bulles factices qui éclatent en soupirant leurs « bonne année, bonne santé », pendant que les viticulteurs champenois emmènent discrètement leurs caisses dans l'arrière-boutique où glissent les billets encore gluants de foie gras. Ils vont pouvoir s'endormir plus loin, aux Caraïbes ou dans l'océan Indien, leurs magots servant de bornes à leurs champs de vignes, heureux propriétaires s'assoupissant dans un rot de nanti, la main reposant mollement sur la croupe déjà bronzée de leur complice.

4 janvier.

Tu sais qu'il n'y a pas rupture du temps dans ta vie, ni avant, ni après. Il y a quelques jours tu as donné une lettre à une femme, comme un sourire de séduction tendue vers le pétilllement de ses yeux.

Tu relis cette lettre :

Simha,

J'aurais aimé m'appeler Ludwig pour vous susurrer ma lettre en musique, ma surdité n'aurait alors pas craint votre reproche. Murmures de la fontaine un soir d'été.

Vous avancez vers moi d'une démarche féline, quelques éclats de sourire au bord des cils dans une rue sans  glise.

Vos cheveux dansent sur mon regard, légers comme une brise sur ma peau en éveil, joyeux comme des chevaux galopant leur liberté sur une terre à l'horizon sans fin, amoureux du plaisir de vivre – tagada, tagada. Ils rythment votre voix qui me tend sa fragilité, vibrations dont j'habilite ma gorge pour que le cri ne prenne pas froid.

La mélancolie vous borde l'âme comme le trait sombre qui dessine vos yeux que je voudrais langoureux. Je sens qu'elle chavire votre cœur, sanglots retenus dans le miroir f l  qui reflète le creux d'une lame de désarroi qui remonte la Méditerranée.

Je pose mon écharpe de tendresse sur l'arrondi de vos épaules et vous lovez votre peine de cœur dans mes rides, celles qui savent l'acidité qui surgit de l'estomac les lendemains d'espoir déchiré.

Votre rire ne s'éteint pas, flottant au-dessus d'un creux de vague, vague à l' me, creux d'anorexie, rire jamais rassasié d'amour.

Je vois le pointu involut  de votre corps qui dessine un nuage de tendresse au-dessus de l'écume caressante des flots qui portent l'espoir vers l'Orient.

Un blues nous emporte dans le silence de nos  mes vers un piano blanc où nous écrivons à quatre mains une nouvelle page, dressée comme un défi au temps et aux convenances.

Vos doigts courent sur les touches : le vent se lève, nettoie le ciel. Vos yeux brillent de futur tandis que les braises rougeoient sous la caresse de l'air dansant. Sur le chemin, au loin, des écoliers chantent une ritournelle.

Hélas, je devine votre resserrement à la lecture de ces mots que j'aurais aimés apaisants ; je perçois votre resserrement. Mésange craintive, ne prenez pas peur, je ne suis pas chasseur.

Nombreux sont les envols vers des cieus cléments et des nuits étoilées.

Fugace et intense, ou durable et langoureuse, la coulée de miel est à prendre quand elle passe, là, juste à portée d'espoir, pour l'éclair qui foudroie les yeux.

Pour la fulgurance du basculement, juste de l'autre côté de la frontière, cette herse qui pointille l' me.

Coyal.

Initialement, tu avais écrits une lettre plus sensuelle, à l'érotisme accroché comme un nuage à la pointe d'un sein. Tu en as gommé la sensualité et l'appel à une communion dont les corps ne seraient pas exclus. Tu as supprimé « le pointu d'un sein tendu vers l'espoir » par un « corps au pointu involuté ».

Deviendrais-tu paralysé par l'avancement de l'ombre du temps sur toi ?

Tu vis mal les traces du temps, comme celles de tes excès sur ta chair et ton apparence rebondie. Tu débordes de crevasses, de cicatrices. Sous ta peau, des os qui portent ton squelette tiennent avec des broches, des chaînes et des vis.

Tu crains que ces attelles soient repoussantes pour une femme à la souplesse tendue vers le futur et dont les frissons sur la peau sont des vagues qui viennent se coucher, alanguies, sur les rivages de l'espoir. Là, juste à portée de main, à quelques centimètres de tes doigts, de ta peau tendue comme un tambourin.

Quand elle ouvre les yeux, c'est vers un horizon où nage encore des courants de futur.

Bref, tu te sens décalé, pas ferme sur tes pieds, alourdi. Tu n'admet pas que tu craquelles et que de-ci de-là apparaisse ta décrépitude, comme une peau en tâches de vieillesse ou un crâne à la chevelure clairsemée. Tu es usé comme le vernis à ongles d'une pute au petit matin, dans la brume du temps.

Le temps pèse lourd. Pour rejoindre l'albatros, tout là-haut avec ses ailes de géant, tu préfères laisser ton corps au hangar, à l'abri des regards.

Le temps est élastique, pas ton corps. Hélas. Toujours sensible, à fleur de peau, il hume à vif les fragrances de la vie, ses subtilités qui s'estompent dans les airs ; et il reste au sol, inerte comme du plomb chapardé et abandonné sur le terrain à la vue des gendarmes. Cavalcades des rêves dans la nuit, striées des traces incertaines de balles perdues à jamais.

6 janvier.

La ville a tu ses klaxons de nouvel an. Quelques tags sur les murs affichent des vœux sans imagination, traces du temps passé. La vie reprend son rythme de croisière hivernale, emmitouflée dans sa chaleur centripète.

Il te revient à l'esprit cette apothéose de l'aigreur renfermée sur elle-même, clapotant dans son odeur de pipi : le maire d'Angoulême qui a muré les bancs où s'affalaient des SDF alcoolisés. Société malade d'alcool ; alcooliers et pinardiens qui engrangent les bénéfiques sur la consommation débridée d'hommes qui n'en peuvent plus mais... sont un marché captif sur pattes. Un marché captif, c'est le rêve de tout entrepreneur : ne plus avoir à convaincre son acheteur mais l'avoir asservi au produit vendu.

Tu as réagi en rédigeant, Le 26 décembre 2014, un communiqué pour *Vie Libre*, ce mouvement d'anciens buveurs dont tu es membre :

COMMUNIQUÉ DE PRESSE

ANGOULÊME : NON A LA STIGMATISATION, OUI A L'ENTRAIDE ET AUX SOINS

Il semblerait que le maire d'Angoulême ne soit pas informé des avancées du XX^e siècle concernant l'alcoolisme. En effet celui-ci tente de rejeter loin du centre ville commercial les SDF qui s'alcoolisent sur les bancs.

Ne sait-il donc pas que l'alcoolique n'est pas un être veule mais un malade ?

Ne sait-il pas qu'un malade a des droits ? Ceux d'accéder aux soins.

Ne sait-il pas qu'en tant que premier édile de la ville, il doit agir sur les pouvoirs publics pour que chacun, quel que soit son état de pauvreté, puisse bénéficier de soins ?

En cette période de fêtes où les vœux vont bon train, nous proposons dans un premier temps au maire d'Angoulême de s'informer sur l'addiction alcoolique, sur les façons de se guérir de la maladie

comme y sont parvenu les anciens buveurs du Mouvement *Vie Libre* et, dans un second temps, d'organiser sur la ville une campagne de sensibilisation.

Le mouvement *Vie Libre* est prêt à rencontrer ce maire pour envisager avec lui les possibilités de mettre en place des actions de sensibilisation, de prévention et aussi d'aide aux malades.

Il ne sert à rien de stigmatiser et *mettre au ban* de la société des personnes malades de ses produits. Il faut les aider à se sortir de leur emprise.

Tu as poli ton expression, tu l'as arrondie. Tu aurais aimé dire ce que tu as ressenti d'hypocrisie chez ce maire UMP soumis aux peurs des commerçants soucieux de leur tiroir-caisse. Rien qu'en regardant sa photo sur Internet, tu sentais l'odeur de lavande de son petit linge, sorti chaque matin d'armoires anciennes aux portes grinçantes.

Ces mises au ban de pans entiers d'humains te glace le sang.

Cet homme, lors du réveillon, a souhaité bonne année à ses administrés, les yeux dans les yeux et la coupe à la main. Coupe d'amertume... qui déborde.

Tu vomis cette engeance.

Tu enrages encore de ces êtres veules et aseptisés.

L'image de ce maire de droite t'as remis en mémoire celle de ce président d'agglomération que tu as bien connu : propre sur lui, costume gris, cravate bleue et, selon les jours, inversion des couleurs pour assurer la diversité. Tout le monde comprenait l'expression que tu avais inventée pour illustrer son avant-gardisme : le *gris Kern*. Une appellation royale pour une couleur, comme celle de reine-claude pour une espèce de prune. Cela seyait parfaitement à sa gestion socialiste de la chose publique : soumission au *Sédif* et à *Véolia*, refus d'une tarification sociale de l'eau, siège ostentatoire de la communauté d'agglomération au pied de laquelle l'attendait son chauffeur dans une berline luxueuse dont le moteur tournait sans cesse pour maintenir la chaleur dans l'automobile en hiver et le frais

en été. Un socialisme *gris Kern*.

Maintenant, tous ces gens sont déjà loin pour toi, juste à portée de nausée.

9 janvier.

Béance. Charlie est une blessure sur ton flanc. Elle perle son sang qui sèche noir.

Tu boites dans ta tête comme dans ton corps. Ta jeunesse a été assassinée et tu t'enfonces dans l'année sombre des retraites du corps et de l'esprit.

Tu avais commencé l'année dans l'ambiance de ces premiers vers de *Mon rêve familial* :

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant
D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime,
Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même
Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend. »

En quelques jours tu as sauté à la strophe finale :

Son regard est pareil au regard des statues,
Et, pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

Les pas s'éloignent dans le corridor de l'ennui. Spleen.

Pas besoin d'absinthe pour noyer la chape de grisaille qui tournoie mollement sur ton âme. Les vautours t'ont crevé le soleil.

12 janvier.

J'ai un peu de sang séché sur le clavier. Mes doigts collent.

Réminiscences :

Un but, deux buts, ... troisième tir au but : la foule, drapée de bleu/blanc/ rouge, se retrouve sur la chaussée à entonner des

Marseillaise et communier le bonheur national. Identité qui recolle ses morceaux de miroir brisé.

Douze balles tragiques dans un journal satirique, le seul journal que j'arrive encore à lire. Les larmes me sont montées quand j'ai appris l'attentat contre *Charlie*.

À nouveau, la *Marseillaise* qui bat le pavé. Et puis, précédant un million et demi de porteurs d'émotion, un premier ministre français expulseur de Roms, un autre premier ministre turc représentant son pays qui est... la plus grande prison de journalistes au monde. Et j'en passe. Un carré de tête en bal de faux-culs.

Silence, on vend des hélicoptères à la Turquie qui elle-même a des frontières plus que poreuses avec Daesh. Tous ces gens d'importance n'ont guère le souci des Kurdes sacrifiés par le *monde libre*.

Union sacrée, unité nationale, faire corps avec la patrie, merci la police... tous ces mots me font peur. Je sens que cet unanimité équivoque, formaté, raboteur d'aspérités, est un couteau dont la lame peut se retrouver dans mon dos.

Comment oublier que ces appels ont alimenté les guerres en chair à canon, que la police parisienne a résisté trois jours, les derniers avant la libération de Paris, et collaboré pendant trois ans ? Comment oublier – et pourquoi le faire ? – qu'à l'ombre de l'unité nationale, ceux qui ont porté plainte contre *Charlie*... manifestaient aussi ce dimanche 11 janvier.

Est-ce cette police qui a énucléé un jeune à Montreuil, tué un autre à Sivens, qui maintenant *protège nos enfants* et est chaleureusement remerciée par applaudissements et *Marseillaise* dans cette marche ?

Dans la foule patriote, ma gorge sèche se serre et se tait. Malaise, émotion et nausée. Je brasse et je coule. Mon sang erre, se dilue.

Pourquoi n'y avait-il pas ces mêmes marcheurs la veille lors

de la manifestation des Kurdes, les premiers au front contre Daesh, alors qu'ils manifestaient pour que la vérité passe sur l'assassinat de trois militantes politiques en plein Paris deux ans plus tôt.

Ici comme là-bas, hiérarchisation des morts. Après la tuerie de la porte de Vincennes, un ministre de l'intérieur qui parle longuement des policiers morts et n'évoque pas les otages morts.

Qui a scandé lors de la marche de dimanche : « Je suis un agent d'entretien mitraillé » ? Personne.

Pourquoi n'y avait-il pas le dessin du Prophète de la une de *Charlie*, celle qui a provoqué la fureur des obscurantistes ? Pourquoi des journaux britanniques reprennent ces unes en les floutant ? Journalistes pas même menacés, déjà pantalon baissé.

Il faut que je retrouve ce texte de Condorcet dans *L'histoire socialiste de la Révolution française* de Jaurès, à propos duquel on avait échangé avec Philippe Val, avant qu'il ne soit devenu l'ombre rigide et flétrie d'une soie sans joie. À quelques décennies de là.

À travers la liberté d'expression, c'est la liberté de conscience qui était visée. De Jaurès à Charb, c'est la même aspiration à se dépasser de sa condition qui est en ligne de mire. Quelques-uns l'expriment dans cette marche. Quelques slogans *liberté absolue de conscience* du côté des manifestants francs-maçons. Slogan très peu repris, hélas.

Tant le silence que l'unanimisme et le consensuel me mettent mal à l'aise. Tout comme le bavardage télévisuel, animateur de la pensée paresseuse et pourvoyeur de l'analyse mollassonne d'escargot.

Et pourtant, il s'est passé quelque chose ce dimanche 11 janvier, je ne le nie pas. La loi du silence, celle qui fonde l'oppression, a perdu une bataille ce 11 janvier.

Si la foule fait grandir l'émotion, l'aiguise, je sens qu'elle

rabote l'intelligence de l'esprit critique, en amortit les exigences, et les noiera vite dans l'oubli.

La marée humaine porte en elle le trouble de ses abysses maritimes.

Le Siècle des Lumières est si loin qu'il n'éclaire plus les corridors où notre sens de la critique s'enlise.

Dessiner avec des larmes de sang, faire jaillir des coquelicots, repousser comme du chiendent.

Que peut-on faire d'une tragédie ? La critique dépend aussi du rapport dominant/dominé.

15 janvier.

Ouate.

Ouate mouillée,

squelette décharné comme un chien trempé.

Ouate blafarde d'un petit matin qui reste au lit.

Cri noyé, sans bulle.

L'eau se referme silencieusement sur son trou.

Ah, s'endormir paisiblement,

Dans un cercueil chauffé, pour ne plus prendre froid.

Reste l'âme, esseulée, dans les courants d'air.

Un vent froid balaie le champ d'naviots.

Ce matin, je suis allé à la cérémonie de l'enterrement de Tignous à Montreuil, dans ma ville. Son cercueil est passé sous mes fenêtres, précédé de motards aux sirène hurlantes. Il devrait s'en retourner dans son cercueil. Le corbillard ne bouge pas. Tignous est réellement mort.

« De la musique avant toute chose. » Puis, discours sans âme d'un maire qui n'a ni compris ni senti le monde de l'insolence. Un curé marxiste qui récite qu'une de ses ouailles est morte.

C'est son discours qui est mort. Mots-bulles de poisson froid.

Alévèque se déchaîne et monte *Bella ciao* contre la pluie froide qui tombe mollement. Paradoxe, Tignous, au surnom catalan, est accompagné par un chant italien. Cela aurait pu être l'*Estaca*. Reste à Teigne le pugnace du chant, sa joyeuse fermeté qui va caresser les nuages, c'est l'essentiel.

Christiane Taubira, à la sensibilité aiguisée comme la lame d'un poignard, nous perfore le cœur, son intelligence concentre notre sang et nous remplit de chaleur. Humaine, simplement ; et au cœur du vif. Pas un papier, pas une note. Les mots de son âme dansent autour de nous. Mots de femme, flamme.

Les aiguilles du temps ont froid.

Longue attente, puis sortie de la mairie du cercueil. Une haie de flics hyper équipés, comme si le cercueil allait exploser !

À nouveau les motards pour précéder le cercueil. Être accompagné jusqu'à la tombe par des flics, drôle de destin pour un journaliste de *Charlie...*

Ma jeunesse est morte définitivement aujourd'hui.

18 janvier.

Il n'y a plus d'espoir de voir le pavé se déchausser, l'horizon s'embraser.

Dans les mains des gamins, il ne reste qu'un bouquin, vert, pour repeindre le monde, et voir que la terre n'est pas ronde.

La jouer à la roulette russe, sous un ciel bleu métal quand la rupture n'est plus germe d'espoir et que le lubrique n'enlace plus la création. Quand la culture n'est toujours pas la clef de voûte et continue son glissement, produit de la société marchande à consommer au fast-food qui débite ses tranches de pensée sous l'œil des caméras et meurt en gloussant.